

CLAUDE... EN CINQ MOTS

1. École.

L'école dont il s'agit ici n'est pas de psychanalyse !

C'est une modeste école primaire et maternelle de la Commune de Saint Gilles : on l'appelait « l'école 3 » puis plus tard après quelques rénovations « l'école Uilenspiegel ».

Uilenspiegel, du nom de ce petit saltimbanque comique et folklorique.

A l'époque, Claude - qui se faisait encore appeler « Mme Dab », du nom de son époux - s'invitait régulièrement chez nous... je veux dire dans les conversations entre mes parents auxquelles je ne participais guère : Claude était infirmière scolaire dans l'école que dirigeait ma mère et son travail suscitait pas mal d'admiration de sa part.

Présence aux petits bobos des bambins oblige, j'en avais des échos sympathiques loin de ma propre expérience avec ceux qui sévissaient dans ma propre école primaire, mais ce sont aussi et sans doute surtout, sa façon juste d'occuper cette place charnière entre le corps et le social et sa capacité de réelle interlocutrice pour ces familles le plus souvent immigrées et précarisées qui attiraient le plus d'éloges.

Prendre soin passait par cette écoute si particulière qui sait ne pas oublier

ce qu'est un humain quand il devient parent en situation d'exil. D'exil de soi aussi.

Prendre soin passait par un « savoir entendre » des enfants... souvent impressionnés quand la souffrance débordait les petits maux du quotidien.

Une autre école, l'école Decroly, fera plus trait d'union entre Claude et moi quand ignorant la place qu'elle avait dans sa famille, je l'ai choisie pour mes propres enfants : pour que le savoir ne soit jamais tout à fait coupé de ses racines sensorielles, motrices et artistiques.

Quand des années plus tard elle intégra une école appelée « l'AFB » à laquelle je contribuais déjà, ce « passé commun » demeura en silence entre nous ! J'avais l'impression de la connaître un peu, de mettre enfin un visage sur un nom... qui n'était plus le même.

Jamais nous n'avons évoqué ces années qui par personne interposée nous reliaient. Nous séparaient.

Mais la psychanalyse n'allait pas sans engagement social. Ni pour elle. Ni pour moi.

2. Bulletin.

Celui-là fut freudien dès le départ.

« Directeur de publication : C. Dubois » : après 7 années, il était temps de passer le relais de cette fonction.

Claude, pressentie pour l'occuper m'interrogea longuement avant de s'en charger !

Je n'avais pas envisagé quel travail ce serait que de transmettre le témoin à Claude : j'étais plutôt pressé de me dégager de cette fonction, Claude prenait son temps.

Tout son temps.

Dans des rencontres de « transmission », nous allions jusqu'à ne plus savoir

que dire. Que penser. Butter sur le vide. Ce n'est pas qu'on avait tout dit, c'est qu'il fallait ne plus savoir... que dire !

Nos rencontres m'éclairaient a posteriori sur les enjeux qui m'ont traversé pendant ces années : grâce à elle, je réalisais quels avaient été mes lignes directrices éditoriales.

Tel le révélateur qui permet d'obtenir une photo argentique, les rencontres avec Claude m'ont permis de dégager ce qui fut passionnant durant l'élaboration de ces bulletins freudiens.

Le bulletin sera freudien non seulement par les sujets qu'il traite mais surtout par ce que le savoir qui y est écrit laisse poindre l'incomplétude et la division des auteurs.

Invitation à ce que chacun y mette du sien, ces traces écrites sont ouvertes à une lecture où chacun est invité à y mettre du sien.

Mon dernier Bulletin fut le numéro 34 : Enfance.

Son premier : Petits traités du corps.

Comme de bien entendu.

3. Enfant.

Il se fait que je reçois depuis longtemps des enfants. Les recevoir et les entendre dans mon cabinet mais aussi dans ces deux lieux un peu exceptionnels que sont « La Gerbe » et « La Lice » : un engagement. Une éthique.

Ces rencontres ont soutenu tous les séminaires et interventions que j'ai pu faire pour en rendre compte.

Parmi toutes les expériences que ces sujets m'ont donné à entendre, la confrontation de l'enfant avec la folie maternelle (ou paternelle même si ce n'est nullement semblable) et/ou avec l'errance psychique et sociale fut des plus marquantes à « La Gerbe ».

« La Lice » étant bien plutôt mon laboratoire de clinique/recherche sur ces

temps premiers où l'imminence de la parole vous irise d'une jouissance
Autre des plus fugace.

Claude était de celles/ceux qui savaient m'entendre en-deçà des paroles
toujours quelque peu bancales avec lesquelles nous essayons de formaliser.

Il se fait aussi que j'ai reçu plusieurs enfants que Claude connaissait et qui
comptaient pour elle... Nous évitions donc de trop échanger.

Je peux donc vous affirmer qu'un silence peut faire relance : « quand tu en
auras fini avec eux, je viendrai te voir... » me disait-elle.

Ce n'était pas un « non-dit » mais la préservation de leur intimité de pa-
roles.

La vie, la mort en ont décidé autrement et notre rencontre sans cesse ajour-
née n'aura pas lieu.

Cette attente fut-elle un jour trop longue pour elle ?

Toujours est-il qu'elle me fit cadeau d'un livre : « Children » de William
Ropp.

William Ropp, photographe français contemporain, y saisit des portraits
d'enfants plongés dans le noir : « commence alors ce que d'aucuns ap-
pellent la « danse de la lumière », sorte de rite propitiatoire, invocation
barbare du dieu Photon, exécutée à l'aide de ma plus que cinquantenaire
lampe de poche d'origine tchèque »³.

Regards et mouvements d'une sensorialité en deçà de l'objectal, corps à
corps avec l'étrangeté cependant intime du monde et de l'altérité à soi,
ces photos révèlent une gravité, une densité de l'être qui déplace celui qui
y est sensible.

Celle que je retrouve chez les tout petits.

3. W. Ropp, *Children*, Ed. de l'oeil, 2004, p. 5.

4. Marcher.

Roissy Charles de Gaulle.

12 heures d'avion et le décalage horaire en prime, dans cet état second où vous plongent la fatigue et le « retour sur terre » après la déroutante découverte d'un premier voyage en Chine, sur le quai de la Gare TGV aéroport Charles de Gaulle, mon regard a croisé celui de Claude qui revenait elle aussi d'un « bout du monde ». D'un « autre bout du monde » !

A nouveau, ce silence qui caractérise nos rencontres s'empara de nous : surprise, échanges de regards, sourires d'accueil mais point de mots.

Notre chassé-croisé « Afrique/Chine » s'était inauguré plus tôt... j'ai inauguré mes expériences cliniques d'ethnopsychanalyse en Afrique par mes « vagabondages à N'Djamena » pendant que « Marcher en Chine » était déjà pour elle une façon de se recentrer.

On peut penser comme Alain Didier-Weill⁴ que *l'homme qui marche* ne perd pas de vue le lieu où il se rend et laisse à celui qui danse l'extase de se confronter à ce point d'infini qui l'affranchit l'espace d'un instant des limites de la loi... mais celui qui a sillonné les sentiers/escaliers des montagnes « sacrées » du Hua Shan - ou d'ailleurs : il faudrait écrire encore sur le lien entre le sacré et les montagnes - a connu cette perte de soi qui l'en rapproche.

Marche après marche l'appel d'un vide structural résonne et devient potentiellement créateur pour celui qui n'y résiste pas.

En introduisant la notion de pulsion, Freud a instillé l'idée que les « pensées inconscientes » sont constituées de représentants de ces « motions pulsionnelles ». L'inconscient n'est pas, il se fait entendre dans le mouvement.

Si on le suit quelque peu, il faut prendre en compte que ces pensées inconscientes doivent leur mobilité à toujours rater « l'identité de perception » : l'identiquement identique de l'une fois perçu ne cesse de se dérober.

4. Alain Didier-Weill, *Un mystère plus lointain que l'inconscient*, Flammarion Aubier, 2010.

Marcher et penser seraient donc inconsciemment liés.

5. « »

Peut-on concevoir la pulsion de mort autrement que comme un néant destructeur. Une répétition mortifère ?

Freud le laisse entendre dans son *Au-delà du Principe de Plaisir* quand il se penche sur le « Fort Da ». Difficile passage entre une répétition révélant un masochisme fondamental et la création d'un « jeu » qui pour être de mots devient porteur d'un « à nouveau » propice à ce que le désir s'en saisisse. Encore et encore.

Haruki Murakami m'a soufflé l'idée d'appeler « zen de l'interaction » ce moment de la rencontre où ce « rien ne s'est - encore - passé » se mue en un vide où on sent l'imminence d'un jaillissement nouveau.

Est-ce que le silence qui a entouré nos rencontres était d'or ?

J'aime à le penser.

Christian Dubois